MÈRE GONZAGUE, UNE FEMME ROBUSTE DANS UN SIÈCLE TURBULENT

Conférence de Kristien Suenens, La Hulpe, 24 novembre 2018[1]

C'est un grand honneur de vous parler aujourd'hui de Mère Gonzague (Antoinette Cornet), la fondatrice de votre congrégation. Vous savez probablement qu'elle a fait l'objet de la thèse de doctorat que j'ai soutenue à l'Université de Leuven il y a quelques semaines. C'est une analyse de la position de quatre fondatrices comme femmes, et comme femmes religieuses, dans la société et l'Église catholique du XIXe siècle. J'y ai tracé un portrait de groupe de quatre femmes prises individuellement, mais contextualisé dans le siècle turbulent postrévolutionnaire, et je les ai comparées de manière soutenue avec d'autres fondatrices nationales et internationales et avec des femmes laïques en Belgique durant la même période. Les motifs, les pensées, les ambitions et stratégies de ces femmes, leurs réalisations et leurs échecs, ainsi que leurs relations de « genre » avec les hommes importants de leur réseau social et clérical ont aussi été appuyés fortement sur des sources biographiques inspirantes.

Le concept méthodologique de ma thèse était une approche « double voiced », une approche à double voix, que j'expliciterai plus tard dans le cas de Mère Gonzague, mais qu'on peut définir en termes généraux comme les discours, les idées et les stratégies de ces femmes religieuses d'une part de se conformer et de supporter des caractéristiques de soumission, d'obéissance et d'abnégation, qualités caractérisées souvent comme des caractéristiques et des devoirs typiquement féminins ; mais d'autre part, d'utiliser et d'ajuster ces caractéristiques pour créer des opportunités pour leur autonomie, leur développement et leur influence.

J'ai structuré ma présentation sur Mère Gonzague en six parties[2]. Premièrement je m'occuperai d'une première phase dans la vie d'Antoinette Cornet, élève du pensionnat des sœurs de Pesche

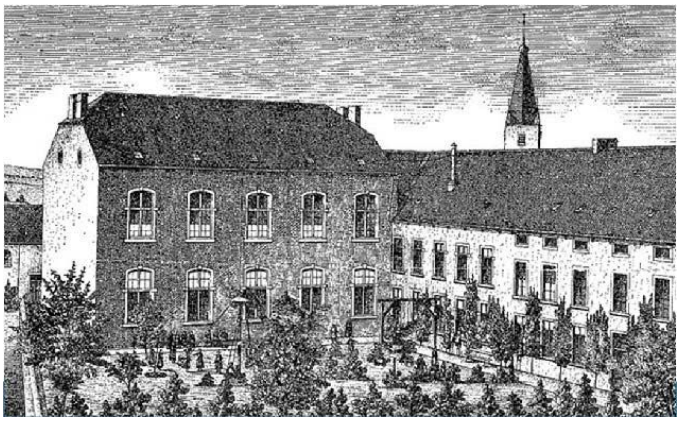
[1] K. Suenens, qui dirige le KADOC, a défendu en 2018, à l'Université catholique de Leuven sa thèse de doctorat en histoire intitulée "Too robust to be saint. Female congregation founders in 19th-century Belgium. Female entrepreneurship, double voiced agency and gender tension"; elle y analysait les trajectoires de quatre fondatrices de congrégations religieuses en Belgique au XIXe siècle dont Mère Gonzague et notre Congrégation (K. Suenens a travaillé à plusieurs reprises dans nos archives). Nous attendons la publication de cet ouvrage (en anglais).

[2] 1. Antoinette Cornet : débuts obscurs dans un temps post-révolutionnaire (1820-1838) ; 2. Une religieuse enseignante pendant le réveil belge (1838-1857) ; 3. La naissance d'une fondatrice (1857-1863) ; 4. Une supérieure entre la croisade ultramontaine et la modernité (1863-1886) ; 5. Un héritage double ; 6. L'importance des sources.

dans les années 1830, après la turbulence de la Révolutions française et l'Indépendance de la Belgique (I). Dans une deuxième partie, on analysera la vie de Sœur Gonzague dans la congrégation d'Alsemberg, dans le contexte du réveil religieux belge du XIXe siècle (II). Ensuite, j'analyse le processus difficile de la séparation entre Alsemberg et La Hulpe (III). Dans une quatrième partie, c'est le supériorat de Mère Gonzague qui est l'objet central : comment elle s'est positionnée comme supérieure d'une congrégation de religieuses dans la période de la « guerre culturelle » entre Catholiques et Anticléricaux en Belgique et dans la croisade ultramontaine contre la modernité (IV). Dans les deux dernières parties, je vais dire quelques mots sur l'héritage de son personnage après sa mort (V) et sur l'importance des sources biographiques dans le contexte du monde religieux du XIXe siècle, mais aussi d'aujourd'hui, faisant le lien avec mes responsabilités au KADOC, où je suis la responsable de ce qui concerne l'héritage des instituts religieux (VI).

I. Antoinette Cornet : des débuts obscurs dans un temps post-révolutionnaire (1820-1838)

Antoinette Cornet est née en 1820 à Walcourt, une petite ville dans la province de Namur, près de la frontière française, dans une famille plutôt aisée de bouchers. Elle avait quatre sœurs et frères, dont le plus jeune, Omer, a connu lui aussi une carrière cléricale ou religieuse, comme prêtre du diocèse de Namur. D'ailleurs, Omer a été le seul membre de famille d'Antoinette Cornet qui a joué un rôle modeste dans sa vie. Il est le seul membre de famille mentionné dans les sources, comme négociateur dans le conflit entre Mère Gonzague et Alsemberg, dès les années 1850. Pour le reste, les sources ne disent pas grand chose sur la famille ni sur la jeunesse d'Antoinette Cornet, ce qui nous laisse un peu dans l'obscurité et l'incertitude sur les premières décennies de sa vie.



Il en va de même pour son temps comme pensionnaire à Pesche. On sait qu'Antoinette était interne à Pesche, mais on ne peut pas dater exactement son entrée ni savoir quand elle a quitté le pensionnat. **L'internat de Pesche** avait été fondé en 1820, donc l'institut était encore jeune quand Antoinette y est arrivée, probablement dans le début des années 1830. La congrégation des Filles de Marie de Pesche était

elle aussi toute jeune, fondée, comme beaucoup de congrégations enseignantes nouvelles, très modestement et presque clandestinement pendant la période hollandaise, de 1815 à 1830. Comme beaucoup d'autres catholiques et de religieuses en particulier, les religieuses de Pesche pouvaient rapporter, dans leurs écrits et dans leur enseignement, les expériences traumatiques de la Révolution Française de la fin du XVIIIe siècle. Quelques religieuses de la nouvelle congrégation de Pesche avaient été déjà appartenu à d'autres instituts pendant la période des troubles révolutionnaires et avaient été expulsées de leurs couvents par les forces révolutionnaires. Ces expériences bouleversantes ont profondément influencé, coloré leurs attitudes comme religieuses d'une congrégation post-révolutionnaire.

Comme beaucoup de catholiques, elles voulaient faire pénitence pour réparer les insultes faites à l'Église, à la religion, au Christ, pendant la Révolution, et par la sécularisation et l'indifférence religieuse après la Révolution. Cette volonté de pénitence et de réparation était une sorte de passion spirituelle, mais elle se traduisait aussi dans un désir très vif d'action sociale. Par leur apostolat enseignant, elle voulaient élever de nouvelles catholiques pour défendre l'Église et ré-évangéliser la société. C'est de ce message qu'Antoinette Cornet fut imprégnée pendant son temps à Pesche et qu'elle traduirait ensuite dans sa vie future comme religieuse et fondatrice.

Par exemple, les deux aspects dominants de la spiritualité de sa future congrégation, la dévotion au Sacré-Cœur et la piété mariale, étaient très étroitement liées avec ces discours et ce climat post-révolutionnaires. La dévotion au Sacré-Cœur, dont je montre ici une **image trouvée au grenier du vieux couvent de La Hulpe** (Malaise) en 1989**,** était le symbole d'une réparation christo-centrée de l'amour blessé, typique de la période post-révolutionnaire. Pour des religieuses, l'ère postrévolutionnaire avec d'un côté son focus sur la passion expiatoire – souvent stéréotypée comme une caractéristique typiquement féminine – et l'action sociale de l'autre, offrait des opportunités de se manifester sur le terrain social et spirituel. La dévotion pour la Sainte

Vierge, comme modèle d'abnégation et de souffrance féminines, qui s'intensifierait très rapidement pendant le XIXe siècle, fut un autre catalyseur très important.

II. Une religieuse enseignante pendant le « réveil » belge

La vie d'Antoinette Cornet reste donc un peu obscure jusqu'à son entrée en 1838 – elle avait alors 18 ans – chez les Sœurs du Sacré-Cœur de Marie à Alsemberg, une petite congrégation toute jeune, issue du groupe des femmes religieuses de l'ancien béguinage de Nivelles. Ce lien avec Nivelles est très important pour déterminer les relations étroites qui existaient entre les congrégations apostoliques typiques du XIXe siècle et le modèle beaucoup plus ancien de ces « filles dévôtes », « filles pieuses », « béguines », du XVIIe et XVIIIe siècle – des femmes semi-religieuses avec un engagement actif dans le monde, c'est-à-dire, les précurseurs des congrégations du XIXe siècle, qui ont préparé la mentalité sociale à la possibilité de femmes religieuses apostoliques et non pas de moniales contemplatives et cloîtrées dans leurs monastères, modèle dominant de l'Ancien Régime.

Comme vous le savez probablement, du groupe des béguines enseignantes qui existaient à Nivelles et qui ont été le pont entre l'ancien régime et le XIXe siècle, sont nées différentes congrégations, dont par exemple la congrégation d'Alsemberg, mais aussi la congrégations de mère Gertrude Desbille, fondatrice des Sœurs de l'Enfant-Jésus à Nivelles qui est probablement la plus connue.

C'est une des conclusions de mes recherches que cet héritage – la préexistence de ce modèle de femmes semi-religieuses – fut l'une des raisons de l'expansion rapide des congrégations apostoliques pendant tout le XIXe siècle. J'ai constaté que l'expansion, mais aussi l'acceptation des religieuses actives dans le monde, a été beaucoup plus lente dans des pays ou des contexte où on ne connaissait pas ou beaucoup moins cette tradition de « femmes pieuses ».

Il y eut bien sûr aussi d'autres raisons à l'expansion des congrégations religieuses. Après l'indépendance belge de 1830, le climat politique unioniste, qui apaisa pour quelques décennies les tensions idéologiques entre libéraux et catholiques, et qui offrit les libertés de réunion, de religion et d'enseignement, fut un stimulus important pour l'expansion du monde religieux. Les besoins socio-économiques – la pauvreté, l'analphabétisme, la criminalité, la migration rurale-urbaine, le chômage – du jeune État Belge, qui étaient énormes et trop lourds à porter par les structures encore immatures du nouveau État, donnèrent l'impulsion décisive pour l'expansion de l'action sociale par des religieuses.

Vous voyez clairement dans ce tableau **(page suivante)** qui donne une image de l'expansion spectaculaire des religieuses belges dans le XIXe siècle, que les religieuses apostoliques – donc ayant

un engagement social – ont été beaucoup plus nombreuses que les religieuses contemplatives ou semi-contemplatives. Vers le milieu du siècle, par exemple, il y avait 85% de religieuses apostoliques – surtout des religieuses enseignantes – pour 15% de religieuses contemplatives ou semi-contemplatives.

RELIGIEUSES EN BELGIQUE REPARTITION D'APRES LES BUTS DES COMMUNAUTES (1846-1947)

Années	Hospitalité	Enseignement	Hospitalité et enseignement	Contemplation (exclusivement)	Contemplation et hospitalité ou enseignement
			Chiffres absolus		
1846	2.359	3.844	1.429	736	736
1856	2.481	5.309	2.075	688	1.057
1866	3.117	7.491	2.410	804	1.046
1880	4.295	10.924	3.246	1.382	3.709
1900	5.738	17.261	6.423	1.933	9.255
1910	8.121	25.649	8.640	5.009	13.524
1920	8.133	24.790	7.410	3.847	10.415
1930	9.052	26.229	8.278	4.341	13.602
1947	10.155	26.439	8.176	4.853	13.844
			Pourcentages		
1846	28,19	45,93	17,07	8,79	8,79
1856	23,28	49,83	19,47	6,45	9,92
1866	22,50	54,07	17,39	5,80	7,55
1880	21,29	55,04	16,36	6,85	18,69
1900	18,30	55,05	20,48	6,16	29,51
1910	17,12	54,09	18,22	10,56	28,52
1920	18,40	56,11	16,77	8,70	23,57
1930	18,90	54,74	17,28	9,06	28,40
1947	20,46	53,28	16,47	9,78	27,89

Les débuts de la congrégation d'Alsemberg furent un exemple parfait de ce contexte. Le curé Van Hoylandt, supporté par les autorités diocésaines de Malines, et le conseil communal d'Alsemberg, cherchaient des religieuses pour enseigner les filles de la commune. Il cherchait une "*stigting van geestelijke dogters, die bezonderlijk zullen dienen om een goed en Christelijk onderwijs te verschaffen*" – donc, une fondation de filles pieuses (voyez le lien persistant avec l'Ancien Régime) pour l'enseignement chrétien. Le curé Van Hoylandt trouva les premières sœurs de sa congrégation à Nivelles, où il avait des contacts avec son ou leur conseiller spirituel l'abbé Helsen. Tous les deux étaient membres d'un réseau informel d'ancien étudiants des jésuites ou des ex-jésuites. Ce réseau ignatien fut important pour la fondation de multiples congrégations féminines ignatiennes au XIXe siècle, dont Alsemberg, les Sœurs de l'Enfant Jésus de Nivelles, les Sœurs de Notre-Dame de Namur (congrégation qui eut une influence très nette sur les constitutions de la congrégation d'Alsemberg), etc. La première supérieure d'Alsemberg,

par exemple, **sœur Thérèse Fontaine**, était une ancienne novice des Sœurs de Namur. Ce réseau ignatien sera très important pour sœur Gonzague également, comme nous verrons plus tard.

Sœur Gonzague fit une carrière rapide à Alsemberg. Elle devient directrice du pensionnat et, reconnue pour ses qualités spirituelles, également maîtresse des novices. Mais la congrégation d'Alsemberg avait ses problèmes. Dans cette jeune congrégation, les structures financières et l'organisation n'étaient pas optimales. Il y avait des tensions internes très graves, la formation de factions, de l'espionnage, des cancans et même du chantage. La figure de Mère Thérèse Fontaine ne semblait pas très forte ni très capable de diminuer ces tensions. Sœur Gonzague souffrait très intensément de ces problèmes et commençait à penser à quitter Alsemberg. Elle était conseillée par un ami spirituel, probablement le jésuite renommé Louis van Caloen – voici déjà, comme annoncé, l'importance du réseau ignatien. Van Caloen, jésuite de Bruxelles, était le fondateur de l'œuvre de Saint-François Xavier pour les ouvriers catholiques, ainsi qu'un confesseur et conseiller spirituel bien connu et lié au couvent d'Alsemberg. C'est lui qui encouragea sœur Gonzague en recherche, comme elle le disait elle-même, de « plus de ferveur religieuse », à demander permission d'être transférée d'Alsemberg à la maison filiale, fondée à La Hulpe.

"Je viens d'apprendre qu' Alsemberg sollicite encore mon retour: dans l'effroi et la peine qui m'empêchent de dormir, je suis allée me prosterner aux pieds du Divin Sauveur (...), je viens vous supplier de n'y pas consentir. (...) Mon expérience de plus de 20 ans a assez prouvé non seulement mon impuissance à y faire un bien réel, mais encore le danger où mon salut serait exposé avec une santé faible et une tête épuisée qui ne saurait plus supporter tout ce train (...)."
ASCMLH, A.2. Cornet à Sterckx
(28 août 1861)

Dans la perspective « double voiced » de mes recherches, c'était très intéressant de voir comment sœur Gonzague a accompagné sa **demande de quitter Alsemberg pour La Hulpe** d'un discours qui accentuait sa faiblesse, son humilité d'une part**.** Mais bien sûr, ce discours, bien qu'honnête et très émouvant, était formulé par ailleurs pour arracher, extorquer presque, une décision en sa faveur. Et elle y réussit. En 1859, elle quitte Alsemberg pour La Hulpe et bien qu'Alsemberg exigeât maintes fois son retour, par son discours de soumission d'une part et sa recherche d'autonomie d'autre part, elle réussit à rester à La Hulpe et enfin à se séparer d'Alsemberg.

III. La naissance d'une fondatrice

Le couvent de La Hulpe a été fondé en 1857 comme filiale d'Alsemberg, dans une coopération « unioniste » typique. C'est le curé du village, l'Abbé Chevalier, qui, en coopération avec le conseil communal libéral, invita les sœurs d'Alsemberg à ouvrir une école à La Hulpe. Les raisons qu'avait le

conseil communal de consentir à la venue des sœurs furent clairement formulées dans cette citation du bourgmestre libéral de La Hulpe**.**

Le premier couvent était probablement situé dans une toute petite maison, route provinciale de Namur, **une des maisons blanches à la gauche de la rue.**

Sœur Gonzague arriva à La Hulpe en 1859 et devint supérieure locale de la maison. Elle agrandit l'école et commença un pensionnat. Les conditions de vie dans le premier couvent étaient très dures. Il n'y avait ni chauffage, ni eau, peu de meubles et peu de nourriture. La petite communauté de sœurs et de pensionnaires était totalement dépendante du **curé Chevalier**, qui, bien apprécié dans le village, aidait les sœurs dans leurs besoins matériels. Mais cette bienveillance avait un prix. De plus en plus, Chevalier se sentait

le père supérieur de la communauté de Mère Gonzague, de sorte qu'il parlait du couvent de « ses » filles et de « ses religieuses », même dans sa correspondance avec Malines.

Mère Gonzague n'aimait pas cette situation. Pas seulement parce qu'elle-même avait un caractère plutôt fort, mais aussi parce que les objectifs de Chevalier étaient tout différents des siens. Chevalier voulait que les sœurs se concentrent sur les écoles paroissiales. Mère Gonzague rêvait d'un pensionnat pour les classes moyennes de la société. Un rêve qui dominait toute sa pensée et qui lui inspira de chercher un autre conseiller spirituel qui lui donnerait l'opportunité de se séparer du curé Chevalier. Ce fut de nouveau un jésuite, le père Aloïs Legrelle, au début des années 1860 ; il était alors supérieur des jésuites à Louvain.

*

Le **père Legrelle** n'avait pas seulement son réseau jésuite, il était aussi bien connu à Malines et avait beaucoup de contacts avec d'autres congrégations féminines apostoliques. Il était donc bien choisi par Mère Gonzague et jouera un rôle important dans la séparation d'Alsemberg et du curé Chevalier.

Avec le support de Legrelle à Malines, vers 1863, après des longues discussions sur la division des biens et des trousseaux des sœurs, la maison de La Hulpe devint autonome d'Alsemberg et mère Gonzague supérieure d'une nouvelle congrégation, les Sœurs du Sacré Cœur de Marie de La Hulpe. Le père Legrelle utilisa son réseau pour procurer à la nouvelle congrégation des constitutions adéquates. Elles s'inspiraient des règles et constitutions de trois autres congrégations enseignantes ignatiennes : les Sœurs de Notre Dame de Namur, qui avaient déjà eu une influence à Alsemberg, les Religieuses du Sacré-Cœur de Sophie Barat, modèle important du monde religieux féminin et les Filles de Marie de Cicercule Paridaens à Louvain, ville ou Legrelle était recteur des jésuites.

Avec ces nouvelles constitutions, la congrégation de Mère Gonzague devenait un institut religieux. Elle-même n'eut pas eu grande influence sur la rédaction des textes, mais elle a marqué très nettement l'identité de la jeune congrégation par une autre voie. D'une spiritualité et d'un comportement très ascétiques et très sévère avec elle-même, elle a également implémenté ce mode de vie dans son institut. Même si les circonstances matérielles s'amélioraient lentement après la

séparation, la vie au couvent de La Hulpe était une vie d'abnégation, de travail intense et de pénitence.

Mère Gonzague voulait avant tout finaliser son projet d'un nouveau pensionnat. Les revenus d'un pensionnat pour les classes moyennes donneraient à la congrégations une position plus autonome et plus sécurisée, certainement après que le conseil communal libéral de La Hulpe eût décidé, en 1865, de ne plus subventionner la congrégation. Cette décision n'était pas arbitraire. Elle correspondait aux changements majeurs sur le plan politique belge où l'ancien combat entre libéraux anticléricaux et catholiques s'intensifiait de nouveau, après la fin de l'unionisme autour de 1860. Ce fut le début d'une période de tensions politiques intenses qui dureraient jusqu'au milieu des années 1880 et dont je parlerai encore plus tard.

IV. Une supérieure entre la croisade ultramontaine et la modernité

Le supériorat de Mère Gonzague ne commençait donc pas de façon prometteuse. Sans le support de la commune de La Hulpe, Mère Gonzague était forcée de trouver un autre appui, d'autant qu'elle aspirait à acheter un vaste terrain à Malaise, dans la commune d'Overijse, pour construire le pensionnat de ses rêves. Mais la situation n'était pas facile. Les environs de La Hulpe comptaient beaucoup de couvents et beaucoup de familles aisées ou aristocratiques supportaient déjà soit un couvent, une communauté religieuse ou une œuvre catholique. Il ne restait qu'à chercher autrement et plus loin. Avec l'intercession du père Legrelle, qui était apparenté à la famille Vilain XIIII de Flandre Orientale, Mère Gonzague rencontra la vicomtesse Marie Vilain XIIII, une aristocrate célibataire qui habitait à Bazel (Flandre orientale), et était en train de chercher des religieuses pour des écoles, fondées par sa famille, à Bazel et à Steendorp.

Marie Vilain XIIII consentit à faire une donation de 60.000 francs pour la construction d'un pensionnat à Malaise. En échange, mère Gonzague consentit à envoyer des sœurs flamandes à Bazel et à Steendorp pour les écoles de la vicomtesse. Le « deal » semblait avantageux, mais très rapidement, Mère Gonzague fut confrontée à la dure réalité. **Marie Vilain XIIII, représentée ici comme une fille adorable avec sa mère Zoé de Feltz par le**

peintre français Jacques Louis David en 1815-1816, fut, une fois adulte, une aristocrate entreprenante, mais prétentieuse, rude et têtue. Elle traita les sœurs de Mère Gonzague à Bazel et à Steendorp comme ses propres servantes, leur dicta comment enseigner, comment faire leur ménage et comment se soumettre à elle d'une manière absolue. La vicomtesse ne donnait à ses sœurs la permission de retourner à La Hulpe que deux semaines par an pour des vacances et une retraite. Les autorités diocésaines de Gand elles-mêmes avaient prévenu Mère Gonzague de ne pas s'engager avec Mademoiselle Vilain XIIII vu son caractère difficile et étant donné que dans le passé elle avait déjà brusqué d'autres congrégations comme les Sœurs de Saint Vincent de Paul de Gijzegem ou les Sœurs de la Miséricorde de Renaix. Mais c'était le prix que mère Gonzague voulait et devait payer pour réaliser ses rêves d'un pensionnat à Maleizen.

Le pensionnat de Mère Gonzague n'était pourtant pas une vision irréaliste. Mère Gonzague se révéla une pionnière de l'enseignement « moderne » pour filles dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Stimulé par des initiatives libérales sur le terrain de l'enseignement secondaire des filles, le monde catholique, dès les années 1860, commença à prendre des initiatives pour améliorer et actualiser l'enseignement des filles. Dans les pensionnats classiques, cet enseignement était concentré sur les soi-disant arts d'agrément en vue de faire d'elles des épouses décentes et agréables, mais pas des intellectuelles. Après 1860, les premiers pensionnats catholiques, dont celui de Mère Gonzague, commencèrent à offrir à la fois des cours plus pratiques et plus intellectuels. Mère Gonzague briguait un pensionnat pour des familles d'agriculteurs aisés, d'artisans, de commerçants et de fonctionnaires civils. Les cours qu'elle offrait étaient à créer dans cet objectif, par exemple cette **classe de sténographie**. Très significative était aussi la mention explicite dans l'annonce des **« objets de l'enseignement »**.

(8880)

PENSIONNAT DE DEMOISELLES

DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DU SACRÉ-CŒUR DE MARIE.

près de la station de La Hulpe.

Cet établissement est agréablement situé à proximité de la station du chemin de fer. On y respire un air pur ; la cour et le jardin fournissent aux élèves un grand espace pour les récréations; l'éducation est très-soignée; la nourriture est saine, abondante et variée.

OBJETS DE L'ENSEIGNEMENT :

La religion, étant la base de l'enseignement, entre dans le plan d'études de toutes les élèves.

La lecture et la déclamation, la calligraphie, les éléments de littérature et de logique, le style épistolaire, le calcul écrit et le calcul mental, le commerce, la tenue des livres en partie simple et en partie double, la correspondance commerciale, l'histoire, la géographie et la sphère, les langues française, flamande, anglaise et allemande.

La musique vocale et instrumentale y est aussi enseignée, mais aux frais des parents.

Les élèves ne peuvent s'occuper des arts d'agrément que lorsqu'elles sont initiées suffisamment aux ouvrages d'utilité.

CONDITIONS :

Le prix de la pension est de 350 francs, payable d'avance et par trimestre. (4858)

Le fait même que mère Gonzague avait décidé de publier des annonces pour son pensionnat dans des journaux est une preuve de cette nouvelle approche moderne de

l'enseignement catholique des filles, dont mère Gonzague fut certainement un pionnier.

Mais les tactiques modernes ne signifiait pas que Mère Gonzague et le monde catholique en général s'était réconcilié avec le monde moderne. Le monde moderne, dans le sens d'un monde séculier et libéral, n'était pas la cible de Mère Gonzague. L'objectif était de créer des mères et épouses catholiques qualifiées, armées intellectuellement contre les dangers du monde moderne et formées comme des intermédiaires pieuses, très importantes pour transmettre et défendre la religion dans les familles et à l'égard de leurs maris et de leurs enfants. C'est la contradiction constaté par plusieurs historiens du monde catholique du XIXe siècle que cette croisade anti-moderne avec des moyens modernes.

*

Le pensionnat de Mère Gonzague fut un grand succès ; il comptait déjà 80 pensionnaires en 1870. La congrégation elle-même connut une expansion rapide, passant de cinq à une trentaine de sœurs vers le début des années 1870. Vous voyez que, avec ces chiffres, la congrégation est devenue une congrégation de taille moyenne dans le monde religieux du XIXe siècle. En comparaison avec les autres congrégations étudiées dans ma thèse de doctorat, elle se trouvait quelque part au milieu.

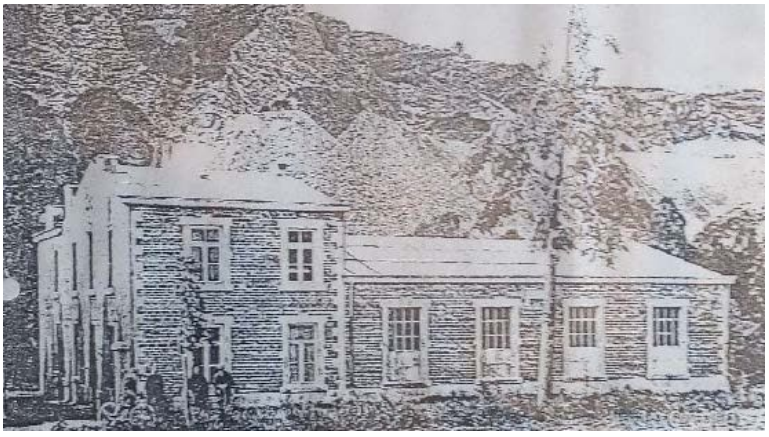
Mais l'expansion, combinée avec l'esprit ascétique de Mère Gonzague, eut son prix. Au début des années 1870, quelques conflits internes vinrent bouleverser la congrégation. Presque dix sœurs la quittèrent, dont trois sœurs pionnières qui étaient venues, avec Mère Gonzague, d'Alsemberg. Sur les raisons de ces départs, les sources sont très vagues. Les sœurs en question ont même été effacées des registres des entrées. De mes recherches, il ressort que la servitude lourde chez Marie Vilain XIIII à Bazel et à Steendorp, combinée avec les exigences de l'expansion rapide et du régime ascétique de Mère Gonzague ont causé ces conflits avec des sœurs qui ne pouvaient plus supporter une vie aussi difficile. Une figure centrale de ce conflit fut Sœur des Anges, Anna De San, une sœur hollandaise entrée à Alsemberg et une des meilleures amies de Mère Gonzague. Au moment des troubles, elle était maîtresse des novices et conseillait à Mère Gonzague d'installer un régime de travail et de prière moins strict pour les novices ainsi que pour les sœurs en Flandre Orientale. Mère Gonzague ne voulut pas y consentir, mais ne le pouvait pas non plus, étant donnée l'énorme pression de Vilain XIIII sur elle. En plus, on doit dire que la rébellion de sœur des Anges fut aussi inspirée par ses propres ambitions. Sur les scrutins des élections triennales pour la supérieure générale, par exemple, mère Gonzague fut réélue par unanimité sauf une voix, toujours probablement pour sœur des Anges. Elle devait quitter la congrégation en 1873 avec quelques-unes de ses novices et continua sa vie religieuse au béguinage de Turnhout.

*

La congrégation fut, de plus confrontée aux critiques anticléricales, focalisées sur les bâtiments du couvent et du pensionnat, construits avec le soutien de Marie Vilain XIIII à Maleizen. Dans le style typique des tensions clérico-libérales de la deuxième moitié du XIXe siècle, ironique et exagéré, on parle de 300.000 francs que les constructions avaient déjà absorbé et du curé de La Hulpe, le curé Chevalier donc, qui était le « pénaud » de cette supérieure féminine entreprenante**.**

*

Le point culminant de ces tensions idéologiques fut la guerre scolaire de 1879-1884 et là aussi, Mère Gonzague fut aux barricades. En 1883, la congrégation commença **une nouvelle maison à Dieupart**, dans le diocèse de Liège. Les sœurs prirent ainsi, en pleine guerre scolaire, la responsabilité d'une école catholique de filles, fondée par un notable catholique. Les sœurs de Mère Gonzague arrivèrent à Dieupart dans un climat très tendu, elles furent victimes d'assauts verbaux et même physiques de quelques jeunes libéraux. Le couvent était très isolé, entre les villages de Dieupart et Aywaille, ce qui faisait des sœurs les victimes faciles d'un assaut. Ce n'est qu'après la guerre scolaire que les tensions idéologiques s'apaisèrent et que les sœurs de Dieupart purent vraiment commencer à se développer.

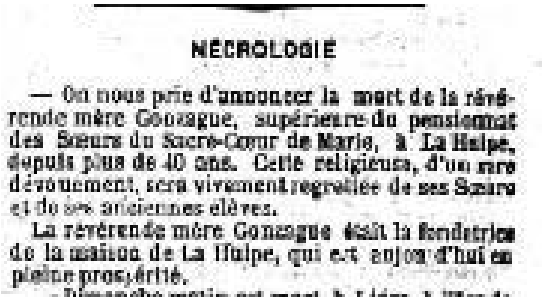


*

Tout cela pour illustrer la figure de Mère Gonzague comme femme entreprenante, active, mais aussi supérieure exigeante. Elle eut également une influence spirituelle. En 1883, elle écrivit son *Questionnaire spirituel*, en quelque sorte son testament spirituel. C'était une condensé de son discours d'ascèse, d'expiation et d'abnégation, caractéristique de la congrégation dès les débuts, résumant la vie d'une religieuse comme « hostie vivante ». Après l'analyse du *Questionnaire spirituel* de mère Gonzague, il m'est devenu clair qu'elle s'est inspirée pour une large partie des textes de deux jésuites importants : un jésuite du début, le père Jacques Miron et un jésuite franco-irlandais, Nicolas Tuite de Mac Carthy. Miron fut le premier supérieur de la province des jésuites du Portugal et fut connu pour sa sévérité et son ascèse, de sorte qu'il a même causé un conflit dans sa province au Portugal. Vu la spiritualité ascétique de Mère Gonzague, ce ne pas vraiment une surprise qu'elle se soit inspirée des textes de Jacques Miron.

L'autre source d'inspiration fut les sermons de Tuite de Mac Carthy, publiés à Bruxelles aussi dans les années 1840. Tuite de Mac Carthy était un prêcheur très connu en France, célèbre aussi pour ses sermons pour religieuses. C'est signifiant, de nouveau, que mère Gonzague ait copié dans son *Questionnaire* des passages multiples du sermon de Tuite de Mac Carthy pour une cérémonie de profession d'une Bénédictine contemplative de la congrégation du Saint Sacrement. Non seulement le discours sur l'hostie vivante a été repris ici, mais le fait que Mère Gonzague ait choisi des textes écrits pour des moniales contemplatives montre l'influence persistante du monde monastique sur le monde religieux apostolique du XIXe siècle. Ce n'est pas seulement le cas chez Mère Gonzague, c'est un trait général des congrégations apostoliques en recherche d'un cadre spirituel contemplatif qui pouvait être le contrepoids de leurs activités apostoliques.

V. Un héritage double


NÉCROLOGIE

— On nous prie d'annoncer la mort de la révérende mère Gonzague, supérieure du pensionnat des Sœurs du Sacré-Cœur de Marie, à La Hulpe, depuis plus de 40 ans. Cette religieuse, d'un rare dévouement, sera vivement regrettée de ses Sœurs et de ses anciennes élèves.

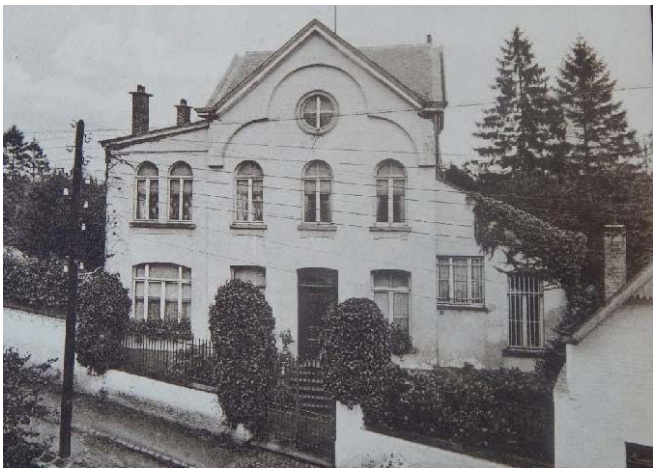
La révérende mère Gonzague était la fondatrice de la maison de La Hulpe, qui est aujourd'hui en pleine prospérité.

Mère Gonzague meurt en 1886, après des années de souffrances, occasionnées surtout par le rhumatisme. Après sa mort, elle fut honorée comme « une religieuse d'une rare dévouement ». Ses écrits, le *Questionnaire spirituel* en particulier, restèrent une inspiration importante pour les sœurs et le Q*uestionnaire* fut copié et recopié de multiples fois, jusqu'à la première moitié du XXe siècle. Son portrait, qui est maintenant dans le bureau de la supérieure générale à La Hulpe, se trouva très longtemps dans **le parloir de l'ancien couvent de Malaise**, flanqué, mais en beaucoup plus petit, par les portraits de quelques

archevêques de Malines**.** Mère Gonzague était donc respectée. Mais son héritage était un héritage double, dont tous les aspects n'ont pas été préservés par les générations successives.

*

Son autorité exceptionnelle de fondatrice et de première supérieure dans le monde clérical du XIXe siècle fut rapidement altérée. Mère Gonzague avait eu l'opportunité de choisir elle-même ses collaborateurs et conseillers masculins. Après le départ du père Legrelle à Anvers vers 1873, elle a gouverné sa congrégation seule, sans l'impact dominant d'un directeur, aumônier ou conseiller masculin. Par contre, celles qui l'ont suivie se sont vu imposer des aumôniers et des directeurs avec beaucoup plus d'influence et une présence très visible dans **la maison de l'aumônier**, en face du couvent de Malaise**.** La congrégation n'était pas en cela une exception. Dans les dernières décennies du XIXe siècle les autorités diocésaines de Malines et la curie de Rome ont intensifié leur contrôle sur les congrégations féminines en les obligeant par exemple à accepter un directeur masculin, ce qui a diminué très nettement l'autorité et l'autonomie des supérieures féminines.



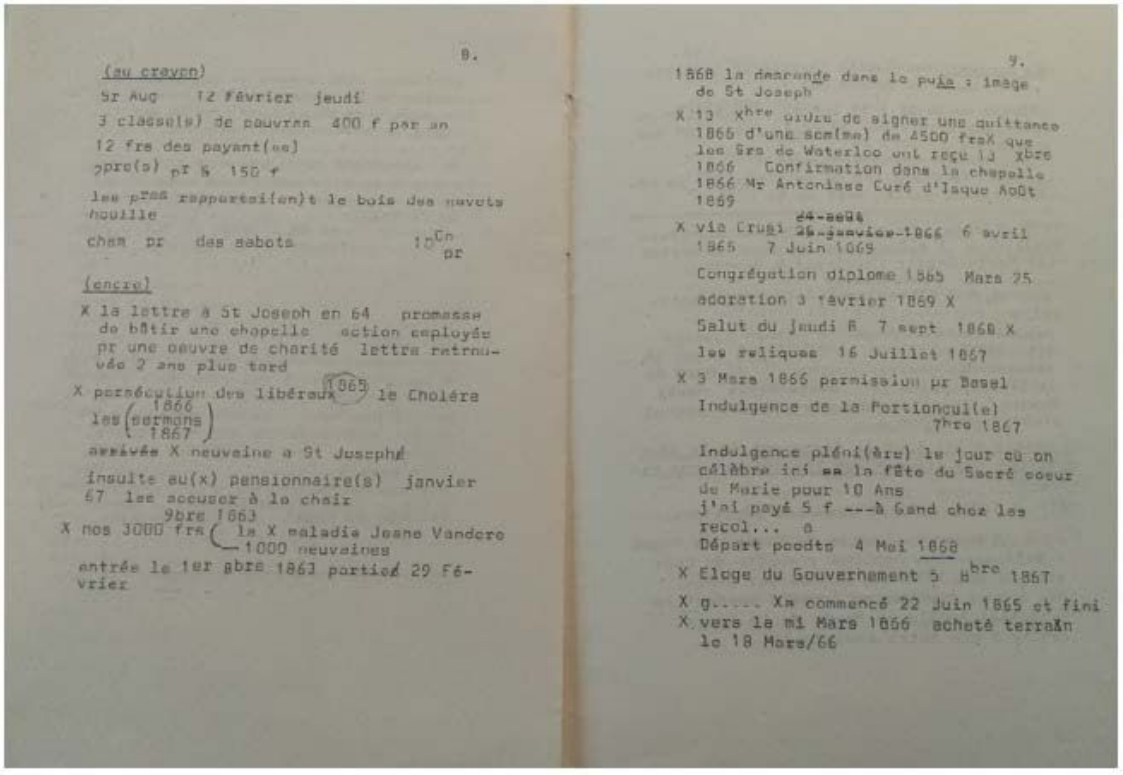
*

L'héritage de Mère Gonzague est aussi double dans le sens que, malgré le respect pour son *Questionnaire* et son tableau peint, le souvenir de la figure réelle de Mère Gonzague, ou d'Antoinette Cornet, disparait très rapidement. On oublia le lieu exacte de sa tombe, il n'existait presque pas de photographies d'elle et longtemps, on négligea ses lettres et son histoire. Dans la *Notice historique*, publié en 1913 pour célébrer le 50e anniversaire de la congrégation, des détails sur la vie de mère Gonzague ont disparu totalement, son nom séculier, son histoire à Walcourt, à Pesche et à Alsemberg ne furent plus mentionnés.

C'est seulement dans les années 1980 que Mère Gonzague fut redécouverte et que des travaux et des recherches intenses ont été faites sur sa vie, sur ses lettres et sur ses écrits. On dispose par exemple de la liste des lettres de Mère Gonzague inventoriée très détaillée dans les archives de la congrégation.

VI. L'importance des sources

Cela nous reporte à l'importance des sources pour mes recherches sur Mère Gonzague. Comme je l'ai dit au début de ma présentation, l'analyse biographique sur les fondatrices est basé sur une analyse de leurs sources biographiques. Pour Mère Gonzague en particulier, il s'agissait de ses *Lettres* bien évidemment (P 23), de son *Questionnaire spirituel* et sa **« Notice auto-biographique ».** La notice est une collection de quelques pages seulement de quelques notices courtes et de temps en temps très vagues sur les expériences de Mère Gonzague et l'histoire de sa congrégation. Bien que courte et incomplète, cette notice, complétée par les sources des archives de l'archevêché de Malines et les archives des jésuites, m'a facilité la découverte des problèmes internes de la congrégation avec le départ de sœur des Anges dans les années 1870.



8.

(au crayon)

Sr Aug 12 février jeudi

3 classe(s) de pauvres 400 f par an

12 frs des payant(es)

2pre(s) pr 5 150 f

les pres rapportai(en)t le bois des navets houille

cham pr des sabots 10 Cn pr

(encre)

X la lettre à St Joseph en 64 promesse de bâtir une chapelle action employée pr une oeuvre de charité lettre retrouvée 2 ans plus tard

X persécution des libéraux 1865 le Choléra

les (1866 sermons 1867)

arrivée X neuvaine a St Joseph

insulte au(x) pensionnaire(s) janvier 67 les accuser à la chair

X nos 3000 frs 9bre 1863 (la X maladie Jeane Vandere 1000 neuvaines

entrée le 1er 8bre 1863 partie 29 Février

9.

1868 la demande dans le puis : image de St Joseph

X 13 Xbre ordre de signer une quittance 1866 d'une som(me) de 4500 frsX que les Srs de Waterloo ont reçu 13 Xbre 1866 Confirmation dans la chapelle 1866 Mr Antoniase Curé d'Isque AoOt 1869

X via Crusi ~~24-août 25-janvier-1866~~ 6 avril 1865 7 Juin 1869

Congrégation diplome 1865 Mars 25

adoration 3 février 1869 X

Salut du jeudi 8 7 sept 1868 X

les reliques 16 Juillet 1867

X 3 Mars 1866 permission pr Basel

Indulgence de la Portioncul(e) 7bre 1867

Indulgence pléni(ère) le jour où on célèbre ici la fête du Sacré coeur de Marie pour 10 Ans

j'ai payé 5 f ---à Gand chez les recol... a

Départ poodts 4 Mai 1868

X Eloge du Gouvernement 5 8bre 1867

X g..... Xa commencé 22 Juin 1865 et fini

X vers le mi Mars 1866 acheté terrain le 18 Mars/66

Grâce au travail fait sur les écrits de Mère Gonzague, votre congrégation fut une mine d'or pour mes recherches. Cela n'est pas souvent le cas. Beaucoup de congrégations religieuses féminines ne conservent pas beaucoup ou pas grand-chose sur leurs fondatrices dans leurs archives. Une conséquence peut-être de la dominance des figures masculines dans l'historiographie traditionnelle sur les instituts religieux. Les fondatrices ou co-fondatrices ont souvent été oubliées par les historiens en faveur du rôle des fondateurs masculins. Mais le climat dominant d'humilité, d'abnégation et la

primauté du collectif en faveur de l'individuel dans le monde religieux et le monde religieux féminin en particulier, ont certainement eu une influence déterminante sur l'absence de documents autobiographiques dans beaucoup d'archives des congrégations.

Comme responsable au KADOC de l'héritage des instituts religieux en Belgique, j'essaie de sensibiliser les congrégations à bien conserver et à valoriser leurs archives, avec beaucoup de respect pour l'intimité propre des personnes individuelles, mais aussi en vue de transmettre l'héritage des religieuses individuelles pour les générations futures. Dans beaucoup d'archives des congrégations l'accent est sur les chroniques, les histoires institutionnelles des instituts apostoliques, ce qui est très important bien évidemment, mais mes recherches m'ont montré que sans les archives individuelles des religieuses, il est presque impossible de vraiment toucher à l'essentiel de la vie religieuse et spirituelle.

*

Les archives de la congrégation ne furent bien sûr pas les seules à être consultées. J'ai aussi trouvé beaucoup des documents dans les riches archives de l'archevêché de Malines, comme par exemple un autographe de Mère Gonzague au cardinal Sterckx sur la nomination du curé de Isque comme confesseur de la communauté à Maleizen.

*

Aux archives de l'archevêché de Gand, j'ai trouvé des informations intéressantes sur les relations difficiles entre Mère Gonzague et la vicomtesse Marie Vilain XIIII.

Les archives des Sœurs du Saint-Cœur de Marie de Hannut sont aussi intéressantes. Hannut est, comme vous le savez, cette même congrégation où Mère Gonzague est entrée en 1838 à Alsemberg, mais qui a quitté Alsemberg vers le milieu des années 1870 pour déménager finalement à Hannut. J'ai trouvé là beaucoup sur la préhistoire de la congrégation d'Alsemberg au béguinage de Nivelles, ainsi que cette **photo de Mère Gonzague** que je ne connaissais pas auparavant et qui a peut-être été le modèle du tableau que j'ai mentionné et qui est toujours conservé ici.

*

Les archives des Jésuites, notamment le fonds du père Legrelle, ont conservé aussi des documents intéressants et des autographes de Mère Gonzague, comme par exemple une lettre d'elle demandant conseil au père Legrelle à propos de nouvelles instructions diocésaines.

Kristien Suenens
24 novembre 2018